

# Discours du Président

Rémi Brague  
Président de l'Académie des sciences morales et politiques

Séance solennelle de rentrée  
lundi 7 novembre 2022

Madame et Messieurs les Ambassadeurs,  
Monsieur le Vice-président du Conseil d'État,  
Madame la Présidente de section du Conseil d'État,  
Monsieur le Maire du 6<sup>ème</sup> arrondissement de Paris et Madame le Maire du 8<sup>ème</sup> arrondissement,  
Monsieur le Chancelier de l'Institut,  
Monsieur le Chancelier honoraire,  
Madame et Messieurs les Secrétaires perpétuels,  
Mesdames et Messieurs les Membres et Correspondants des Académies et de l'Institut,  
Monsieur le Procureur de la République,  
Mesdames et Messieurs les mécènes et représentants des Fondations,  
Mesdames et Messieurs les lauréats des Prix et Médailles de l'Académie,  
Mesdames et Messieurs les communicants de nos séances 2022,  
Monsieur le Recteur,  
Monsieur le Doyen des Inspecteurs pédagogiques,  
Monsieur l'Amiral,  
Monsieur le Secrétaire général de la Chancellerie de la Légion d'honneur,  
Chers élèves de la Maison d'éducation de la Légion d'honneur,  
Mesdames et Messieurs en vos grades et qualités  
Chers amis

Les lauréats de cette année viennent donc une fois encore en 2022 inscrire leurs noms dans la liste des récipiendaires des prix de l'Académie, et nous les en remercions ainsi que les fondateurs et mécènes qui rendent cela possible.

Cette séance est, pour le Président, l'occasion de revenir sur les événements qui ont marqué l'année et de saluer la mémoire de ceux qui nous ont quittés, car pour reprendre la phrase d'usage « Si l'immortalité est promise à nos Académies, elle n'est pas offerte à chacun de nous », quoique certains, comme Marcel Boîteux, aient fêté leur centenaire dans ces murs il y a quelques mois.

Deux grandes figures de notre Académie, toutes deux membres de la section Morale et Sociologie, s'en sont allées cette année : notre consœur Mireille Delmas-Marty, penseuse dont le nom est inséparable de l'humanisme juridique et qui souhaitait « travailler sur ce qui n'existe pas, ou pas encore. Repérer les signes d'émergence, essayer de voir où ils mènent, parfois tenter de les infléchir » ; et Jean Baechler, qui concevait la sociologie comme une discipline scientifique au croisement de la philosophie, de l'histoire et de

l'anthropologie. Deux correspondants nous ont également quittés cette année : Alain Pons, dans la section Philosophie et Rodolfo Sacco dans la section Législation.

Nous avons salué l'élection dans la compagnie de deux nouveaux membres : Serge Sur a rejoint la section Législation et Hervé Gaymard la section Générale. Nous avons accueilli l'arrivée de deux correspondants, Souâd Ayada dans la section Morale et Sociologie, et Yves Bruley, dans la section Histoire et Géographie.

Et nous avons pu installer, après deux années d'activité contrariées par l'épidémie de COVID, nos confrères Bernard Stirn et Louis Vogel, tous les deux juristes, ainsi que S.A. Zaki Anwar Nusseibeh, membre associé étranger. Le 5 décembre prochain, c'est un autre juriste, Serge Sur, qui se verra installé sous la Coupole.

En 2022, nos séances hebdomadaires du lundi ont porté sur le thème « Sauver ? » et j'y consacrerai bientôt l'essentiel de mon discours mais auparavant, je voudrais vous laisser entreapercevoir « les travaux et les jours » de notre Académie en évoquant brièvement, quitte à me contenter de les citer, les principales actions et réflexions qu'elle a menées cette année, et en commençant par le rapport interacadémique qu'elle a contribué à produire avec les académies des Beaux-Arts et des Sciences, « Quelles place pour les éoliennes dans le mix énergétique français ? ». Je poursuis en mettant en exergue deux cycles. L'un est à visée éducative et nous tient particulièrement à cœur dans notre mission de transmission et de diffusion aux plus jeunes : il s'agit du programme « Des Académiciens en Sorbonne », reconduit pour la troisième année avec le Rectorat de la région académique Île de France à destination des lycéens de la région parisienne que nous réunissons régulièrement en Sorbonne pour écouter un membre de l'Académie livrer une leçon sur un objet d'étude de leur programme et s'entretenir avec lui. Le second cycle est une grande enquête portée pour la troisième année par Daniel Andler sur l'impact des nouvelles technologies sur la société, intitulée « TESaCo » (Technologies émergentes et sagesse collective) et soutenue par la Fondation Del Duca que je remercie.

Je voudrais également mentionner d'autres événements mémorables qui se sont déroulés dans les murs du Palais de l'Institut :

- le colloque du Club d'Iéna, présidé par Louis Vogel : « Quelle Université pour demain ? » ;
- la matinée de réflexion sur « L'urgence du long terme, entretiens autour du rapport Blanchard-Tirole » à l'initiative de la section Economie ;
- la conférence d'Antoine Arjakowski : L'État-nation ukrainien et l'Europe – Mémoires et histoire ;
- le colloque « Faut-il réformer nos institutions politiques ? » qui s'est tenu il y a un mois à l'initiative d'Eric Roussel et de la section Législation ;
- et, très prochainement, le colloque sur « 500 ans d'enseignement du droit », qui s'inscrit dans le cadre du cinquième anniversaire de la naissance de Jacques Cujas, organisé avec l'Université Paris-Panthéon Assas.

D'autres rendez-vous, désormais bien installés, se sont poursuivis cette année, comme la douzième édition des Entretiens de la Gouvernance publique de l'Institut de la Gouvernance Territoriale avec sa belle série « Les mots qui font société », et les Conférences Sociétal organisés en partenariat avec l'Institut de l'entreprise, l'Association des Journalistes Économiques et Financiers et Newpolis. Tous deux irriguent la réflexion d'étudiants et de jeunes professionnels qui ont choisi la gouvernance publique territoriale et l'entreprise, pour notre égale satisfaction.

Je tiens également à dire que, comme d'autres académies, cette Académie a tenu à dégager des fonds à hauteur de 50 000€ pour venir en aide aux enfants Ukrainiens grâce à la Fondation Daigremont dont cette cause rejoint la charge.

\*

Et j'en viens, comme je vous l'ai annoncé, au thème de l'année 2022 : Sauver ?

Ce thème, je l'avais choisi, je dois l'avouer, peut-être en cédant un peu trop à un tempérament morose qui me fait voir la réalité à travers des lunettes grises, et le monde occidental dans lequel il nous faut bien vivre comme entré dans une crise qui pourrait déboucher sur sa destruction pure et simple. Ce choix était-il purement subjectif ? On chantait naguère « Sauvez Rome et la France, au nom du Sacré-Cœur ». On chantait aussi : « Il n'est pas de sauveur suprême, / Ni Dieu, ni César, ni tribun, / Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes, / Décrétons le salut commun ». Les deux chœurs, si différents pourtant, partageaient un même souci du salut. Je n'étais donc pas le seul à m'en inquiéter...

Nous sortions d'une année passionnante consacrée à la santé dans ses aspects sociaux. Poursuivre par des réflexions regroupées sous le titre « sauver » se situait dans la continuité de ce que nous avons eu la chance d'entendre l'an passé, ne serait-ce que par la proximité sémantique, parfois attestée par l'étymologie, des deux notions de santé et de salut. Isabelle Durand-Zaleski, médecin et familière de la politique de la santé, nous a aidés à y voir clair en nous demandant de ne pas trop en demander à la médecine

Cette continuité ne nous empêchait pas d'opérer un tournant, qu'une distinction peut exprimer : Ce qui est **salubre** précède la menace et permet de l'éviter en prenant les mesures adaptées et se situant au même niveau ; ce qui est **salutaire** se place en revanche après la survenue du danger et y porte remède, mais non sans transposer sur un autre plan—pour faire simple, du corps à l'âme

Il fallait commencer par s'interroger sur ceux qui, avant nous, se sont posé la question, et demander leur aide. Parmi ceux-ci, j'ai voulu en convoquer quatre. Et d'abord deux étrangers : un Anglais, Sir Roger Scruton, qui fut notre correspondant. Laetitia Strauch-Bonart, a présenté la conception ironique qu'il se faisait du conservatisme. Puis un Allemand, Martin Heidegger, dont l'énigmatique « seul un dieu peut nous sauver » fut étudié par Christian Sommer à la lumière de la tentation qui a longtemps persisté en Allemagne de créer une nouvelle religion. Deux Français ont été appelés à la barre, le sarcastique Philippe Muray, dont nous a entretenu Hubert Heckmann, et, plus mesuré et plus vieux de deux générations, Étienne Gilson. Son biographe et maintenant éditeur de ses œuvres complètes, Florian Michel, nous a dit comment, avec Gilson, on peut penser un salut du temps dans la continuité des réalisations humaines.

Sauver, est-ce seulement sauvegarder, c'est-à-dire restituer ce qui était ou semblait en danger à son état initial, de sorte que l'on puisse continuer comme avant, sans avoir à opérer des choix décisifs et des réformes radicales ou, comme on dit : *business as usual* ? Un simple **sauvetage**, le travail d'un **sauveteur**, peut-il être un **salut** que seul un **sauveur** peut assurer ?

Non que la simple sauvegarde soit sans noblesse. Conserver l'héritage des générations passées est plus qu'un travail de collectionneur. Ces œuvres, qu'elles soient spectaculaires ou de modestes témoignages de la vie quotidienne, sont aussi le signe de la permanence d'une identité.

L'exemple des communautés chrétiennes d'Orient le montre, tel en tout cas que l'a présenté Amal Marogy. Sous nos climats, les œuvres sont certes, heureusement, le plus souvent à l'abri d'une destruction physique opérée par vandalisme. Mais une autre menace plane sur elles : le risque d'une momification qui les

stériliserait et les empêcherait de féconder ceux qui les fréquentent. Bérénice Levet a appelé à témoigner Paul Valéry, Charles Péguy, Maurice Merleau-Ponty pour déboucher sur une défense argumentée du musée.

L'attitude **conservatrice**, en politique comme dans les arts, devait être interrogée quant à sa légitimité intrinsèque et sa faisabilité, et distinguée du comportement réactionnaire, dont Jean-Yves Pranchère a bien éclairé les variétés.

En politique, la recherche d'un salut qu'elle ne prétend pas garantir ne vient-elle pas parasiter la rationalité qui doit guider la recherche des moins mauvaises solutions ? Parler de salut en politique et par le politique, est-ce légitime ? Non, a répondu Géraldine Muhlmann en mettant radicalement en cause la notion même de théologico-politique.

Le salut de la république doit-il être la loi suprême ? Giulio De Ligio, s'appuyant sur l'œuvre de Gaston Fessard, s'est demandé comment articuler le salut de la nation et le salut de l'âme lorsque la nation est menacée dans sa survie même. La pensée politique moderne, depuis Hobbes, fait de la peur de la mort violente le mobile premier qui rend l'État nécessaire. Que faire alors devant ceux qui, comme aujourd'hui les terroristes de l'islam, cherchent leur salut dans la mort elle-même ? Jenny Raflik a approfondi la psychologie des auteurs d'attentats-suicides qui disent aimer la mort autant, voire plus que nous n'aimons la vie.

L'attente d'un sauveur ne vient-elle pas promettre aux citoyens, et même sur celui qui s'est trouvé propulsé au premier rang, plus que ce qui ne pourrait tenir, et faire peser sur eux des exigences qui, loin de les libérer, les écrasent en fait ? Notre confrère Eric Roussel a parcouru la galerie des « hommes providentiels », réels, supposés, avortés, qui ont marqué l'histoire de notre pays depuis la Révolution et a dégagé la racine du besoin qu'en ont les Français plus que toute autre nation : la difficulté de mettre en pratique la démocratie représentative.

Mes questions directrices se déployaient sur deux lignes parallèles qu'il fallait tenir ensemble: D'une part : y a-t-il encore quelque chose à sauver, dans l'homme, dans la culture, et dans notre civilisation en particulier? Mais aussi, et tout aussi décidément, y a-t-il encore quelque chose qui soit capable de sauver, dans l'homme, dans la culture, et dans notre civilisation en particulier? Dans les deux registres, passif et actif, il fallait se demander : Si oui, quoi ? Si oui, comment ?

Quant aux réalités susceptibles d'être sauvées, il fallait commencer par la planète. Isabelle Ledoux-Rak, en scientifique, nous a donné une vision sobre des problèmes que cache la scie hystérique « Sauver la planète ». Elle a plaidé pour une relation équilibrée avec la nature

Emilie Tardivel, philosophe, à partir d'une réflexion sur les notions de bien commun et d'intérêt général, en est venue à mettre en doute, sur l'exemple crucial des problèmes de l'environnement, l'illusion selon laquelle les vices privés promouvraient les bénéfices publics.

Au niveau le plus général de l'humain, celui de la civilisation, il fallait se demander si notre civilisation occidentale est condamnée à subir le sort de la Rome de l'Antiquité. David Engels nous a expliqué que toute civilisation devait à un moment donné avoir fait son temps. Mais qu'il lui fallait transmettre les richesses de son expérience. Non pas couler pavillon haut, mais livrer le meilleur de sa cargaison aux civilisations qui prendront le relais.

L'écroulement démographique de l'Occident est peut-être causé, et en tout cas il est justifié par les prophéties de Malthus. Gérard-François Dumont nous en a montré le perpétuel retour sous des prétextes variés, et le caractère constamment simpliste de ses calculs.

Etant donné que, jusqu'à un nouvel ordre dont on peut espérer qu'il ne sera jamais donné, l'existence de l'être humain, condition nécessaire pour qu'il y ait un avenir, provient de l'union d'un homme et d'une femme, il importe au plus haut point de sauver la différence des sexes. Eugénie Bastié nous en a convaincus.

Au-delà de la simple survie physique, la référence culturelle majeure de notre propre civilisation est grecque. Malika Bastin a reconstitué l'histoire sinueuse de l'hellénomanie européenne, et de sa variante française aux traits singuliers.

Au niveau le plus élémentaire, celui de l'individu ou de la famille, il fallait également se demander s'il est possible et justifiable de fuir ou, comme on dit, de « **se sauver** » en construisant quelque chose comme une arche de Noé dans l'attente d'un possible déluge. C'est à cette question qu'a voulu répondre Marianne Durano, qui a elle-même l'expérience directe de la vie communautaire dans un éco-village.

La notion forte de salut évoque irrésistiblement le domaine religieux. Il fallait s'interroger sur ce que sont ces religions que l'on a pris l'habitude d'appeler « religions de salut ». Ce fut la tâche de Guy Stroumsa. Il a montré comment la naissance de cette appellation chez les historiens du XIXe siècle n'était pas sans sous-entendus idéologiques.

Parmi ces religions, Mgr Jean-Pierre Batut nous a éclairés sur la conception chrétienne du salut. Elle se tire de l'idée d'un Dieu bienveillant, créateur d'un monde bon, et qui cherche à réparer l'homme qu'Il a créé à Son image. L'idée d'un salut venu d'en haut permet au moins d'éviter la tentation d'un salut purement temporel, obtenu par des moyens dont certains se sont avérés terrifiants.

Encore faut-il que les religions qui prétendent apporter le salut soient elles-mêmes sauvées. Or, on peut douter de leur capacité à résister. Dans notre France, qui autrefois se flattait d'être la « fille aînée de l'Église », on s'inquiète aujourd'hui de l'avenir du catholicisme. Guillaume Cuchet a rappelé que le déclin de celui-ci ne date pas d'hier, que la dérive vers le séculier est elle-même séculaire. Si les efforts de l'Église n'ont pu obtenir que des répit provisoires, ils ont permis une transformation profonde de celle-ci.

Sauver ce qui avait longtemps porté une promesse de salut, c'est aussi ce que Jean Clair nous a montré : l'art n'a jamais été autant sollicité de remplacer la religion en suscitant une religion de l'art qu'au moment où il semblait près de succomber et donc appeler lui-même au secours.

Si la notion de « salut » rend aujourd'hui un son religieux, il ne faut pas oublier que les philosophes, avant le christianisme, et à côté de celui-ci, n'ont pas hésité à nommer « salut » le but de leur entreprise théorique et pratique. Pour le montrer, Paul Colrat a convoqué Platon, Spinoza, et d'autres jusqu'à Wittgenstein et sa conception thérapeutique de l'activité philosophique.

Juliette de Dieuleveult a montré comment les conceptions du salut ont traversé une profonde mutation lors du passage de ce que l'on a appelé le « paganisme » à la nouvelle religion chrétienne.

Les théologiens chrétiens parlent volontiers d'une « **économie du salut** ». Ils empruntent à la patristique grecque l'image dont est gros le mot *oikonomia*, ce que l'ancienne langue appelait la « ménagerie », et qui survit dans un mot anglais qui est en fait du pur français : *management*. Par l'économie du salut, Dieu fait le ménage, met de l'ordre dans sa maison, qui est la création.

Mais l'économie, au sens où nous l'entendons maintenant, est-elle porteuse d'un salut ? Faire de l'économie, est-ce seulement faire des économies, ce que l'anglais appelle *savings*, et donc n'est-ce qu'« économiser » ? Tout don apparemment gratuit ne se ramènerait-il pas à un investissement en attente d'un retour ? Ce fut la question directrice de Laurent Fourquet.

Devant la prolifération de théories et de pratiques qui empruntent aux religions leur style et leur gravité, voire les ridicules de leurs bigots, y aurait-il même, si un calembour est de mise en des matières aussi graves, un salut à la **sauvette** ? Le souci d'être bien dans sa peau, ce qu'on nous vend sous le nom de *wellness*, mais aussi les spiritualités alternatives, parfois confondues avec le simple confort psychologique ou intellectuel, sont-ils des méthodes de salut ? Marion Dapsance a interrogé le prétendu « bouddhisme » occidental avec ses méthodes dites de « méditation » ou de « pleine conscience ». Elle l'a démasqué comme une création récente, sortie du magma intellectuel du XIXe siècle occultiste, et en tout cas profondément étranger au message du Bouddha originel.

Tout au long de cette enquête, il convenait de se garder de la tentation consistant à dresser une liste de ce qui semble menacé dans la culture actuelle ou, si l'on veut, de « chefs d'œuvres en péril ». Même si les raisons de souci ne manquent pas, les lamentations, pleurnichages, délectations moroses, outre leur côté désagréable, quand ce n'est pas risible, ne mènent à rien de concret. Félicitons-nous de ce que tous les intervenants ont su se garder de ces passions tristes.

Je proposerai pour finir un critère : seul sauve, seul apporte un salut authentique, ce qui mérite d'être **salué**. À chacun de nous de choisir celui ou ce que nous considérons comme digne d'un tel hommage.